

involontairement sa force de persuasion. Fr. Charpin, quant à lui, ignore purement et simplement la loi de Lindsay dans les trois volumes de la *Collection des Universités de France* (1978-1991). Cette condamnation, sans motif valable, sinon le fait que Nonius n'est, aux yeux de Fr. Charpin, qu'un « compilateur » (I, p. 51), a surpris les spécialistes, à commencer par J. Christes lui-même, qui a jugé le travail du philologue français avec sévérité (cf. *Gnomon* 53 [198], p. 539-545). Ce dédain vis-à-vis de Nonius Marcellus et ce rejet de la *Loi Lindsay* sont d'autant plus étonnants que la plupart des éditeurs d'œuvres connues sous forme de fragments manifestent leur adhésion aux vues de Lindsay, comme J.-P. Cèbe, éditeur des *Satires Ménippées* de Varron, et A. Daviault, éditeur des fragments de la *Fabula Togata*. J. Christes et G. Garbugino sont persuadés de la validité de la *Lex Lindsay* – qui n'a toutefois pas la valeur absolue des lois physiques, mais doit plutôt être employée avec bon sens et souplesse, en admettant des restrictions et des réserves, comme toutes les lois formulées dans les sciences philologiques. G. Garbugino a travaillé sur les livres XXVII-XXIX ainsi que sur les sénaires et les septénaires transmis sans indication de livre. Sa traduction et ses commentaires ont été traduits de l'italien par J. Christes. Les éditeurs ont tenté de garder un équilibre entre l'interprétation de chaque fragment pris séparément et les hypothèses concernant des liens thématiques qui peuvent relier chaque unité. Une introduction, brève, mais dense, contient des remarques sur la vie de Lucilius, le contenu de son œuvre, les thèmes abordés, la chronologie, son rôle comme *inuentor* de la satire romaine. L'édition est pourvue d'une notice introductive à chacun des livres et de notes critiques drues, placées au bas des pages. Elle est complétée par une carte (*iter Siculum*), une bibliographie et une concordance avec l'édition de Marx. Ce travail est certainement utile, mais nous aurions besoin d'une édition commentée de Lucilius qui puisse remplacer celles de Marx et de Krenkel, la première étant dépassée, la seconde n'ayant pas véritablement rencontré les attentes des spécialistes.

Bruno ROCHETTE

Sophie AUBERT-BAILLOT & Charles GUERIN (Ed.), *Le Brutus de Cicéron. Rhétorique, politique et histoire culturelle*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 1 vol. vi-262 p., (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 371). Prix : 109 € (relié). ISBN 978-90-04-27448-8.

Comme l'indique clairement le sous-titre de ce recueil, les éditeurs à l'initiative du projet ont souhaité soumettre le *Brutus* de Cicéron aux approches croisées de spécialistes d'histoire politique, d'histoire culturelle, de rhétorique grecque et de rhétorique latine : une telle démarche est particulièrement justifiée pour rendre compte de la richesse d'une œuvre qui élabore un objet historiographique nouveau, une histoire de l'éloquence conçue comme la matière d'une réflexion sur les enjeux de la maîtrise de la parole dans la vie politique romaine. Les onze contributions que rassemble le recueil sont distribuées en quatre parties qui correspondent à autant de possibilités de lecture. La première partie, sur les enjeux historiographiques du *Brutus*, aborde trois aspects complémentaires : J. M. David montre comment l'ensemble de l'exposé historique est structuré à partir de quelques figures d'orateurs-modèles ; Fr. Prost explore les liens entre le projet proprement historique et l'autobiographie par laquelle il s'achève ; M. Ledentu relie l'écriture de l'histoire à l'œuvre dans le *Brutus* aux

esquisses de théories formulées par Cicéron dans le *De oratore* et aux pratiques de ses contemporains. La deuxième partie est centrée sur le rôle qu'ont pu jouer les archétypes grecs dans l'élaboration de la réflexion sur l'éloquence latine : les analyses de M. S. Celentano sur Ménélas, de M.P. Noël sur Périclès et de P. Chiron sur Démetrios de Phalère offrent trois exemples des procédés auxquels Cicéron a recours pour faire de l'histoire de l'éloquence grecque une introduction structurante et problématique à celle de l'éloquence latine. La troisième partie concerne spécifiquement l'exposé sur les orateurs romains : S. Aubert-Baillet, à propos du stoïcien Rutilius, A. Garcea et V. Lomanto, à propos d'Hortensius, montrent comment les jugements portés sur certains orateurs permettent d'écrire en creux une définition de l'orateur accompli tandis que C. Guérin fait apparaître le rôle structurant de l'opposition marquée entre style ample et style restreint pour l'ensemble de l'exposé du *Brutus*. La quatrième et dernière partie est consacrée aux enjeux politiques de l'œuvre : M. Jacotot montre par quels procédés Cicéron contourne l'interdit de parler de la situation politique, énoncé par Atticus au début de l'entretien ; P. M. Martin s'interroge enfin sur celui dont le nom sert de titre au livre, Brutus, et sur le rôle que Cicéron lui fait jouer. Dans l'ensemble, les contributeurs ont pris soin de faire le lien entre leur propre étude et celles des autres mais les redites assez nombreuses, d'une contribution à l'autre, auraient pu être évitées par un travail éditorial plus rigoureux ; il aurait sans doute été souhaitable de justifier dans le propos liminaire les choix opérés dans les sujets abordés. Enfin les quatre parties n'ont pas une égale valeur pour la compréhension de l'œuvre et la dernière aurait sans doute été plus efficace en position initiale. L'objectif louable de mêler les perspectives n'est pas toujours tenu : se trouvent isolées en deux parties distinctes les études consacrées aux Grecs et celles qui portent sur les Romains. Cela est d'autant plus regrettable que les contributions de ces deux parties convergent pour faire ressortir avec beaucoup de finesse le travail de construction et de réélaboration des données doxographiques et historiques grâce auquel Cicéron écrit, génération après génération, une histoire sélective et orientée de l'éloquence. Si les études de détail, qui s'inscrivent de manière assez homogène dans le prolongement des travaux les plus récents sur le *Brutus*, ceux de E. Narducci et de J. Dugan en particulier, abondent en observations intéressantes sur la composition du texte, sa place par rapport au *De oratore* et à l'*Orator* et son rôle dans le développement de la réflexion de Cicéron sur l'esthétique, le substrat philosophique qui sous-tend et nourrit cette œuvre est ignoré en tant que tel et ne donne matière qu'à des remarques incidentes et de faible portée. Or, dans sa préface au second livre du *De divinatione*, plusieurs fois mentionnée dans le recueil, Cicéron a explicitement rattaché à la philosophie cette œuvre, avec les quatre autres qui forment un corpus, en prenant pour garants Aristote et Théophraste : ignorer ce qu'un auteur dit lui-même de ce qu'il fait et préférer rechercher des intentions cachées sous des ellipses ou des formules ambiguës est une décision qui exige au moins quelques justifications. D'une manière générale il manque à cet ensemble une prise de position claire sur l'écriture de Cicéron et, en conséquence, sur les outils pertinents pour l'aborder : on ne peut réduire à des « manipulations », à des craintes ou à de la duplicité ce qui relève d'une esthétique consciente d'elle-même et d'un projet philosophique, et donc politique, cohérent.

Clara AUVRAY-ASSAYAS